

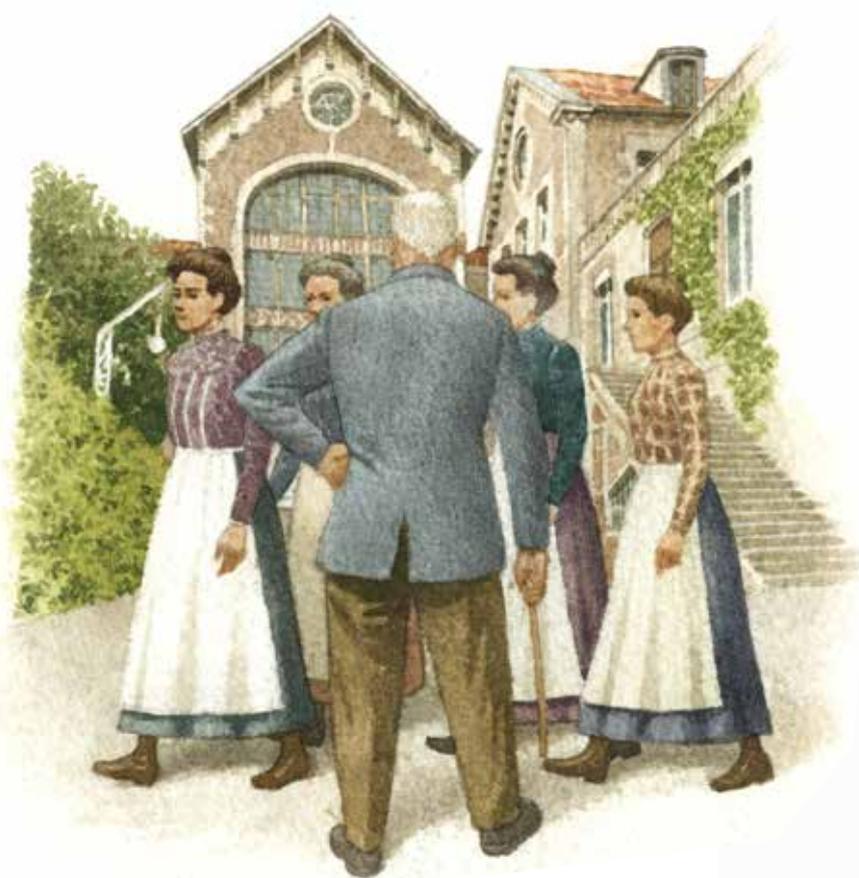
1905 : Limoges en révolution ?

Entre des ouvriers qui veulent se débarrasser de leurs contremaîtres et des patrons qui craignent un mouvement « révolutionnaire », Limoges a été au printemps 1905 le laboratoire chaud-bouillant d'un syndicalisme encore en gestation.

« J'avais beaucoup de soucis », confiera un peu plus tard le maire Émile Labussière à propos de la situation à Limoges début 1905. On peut le comprendre : depuis 1904, les grèves se multiplient en Limousin. D'abord les papetiers et gantiers de Saint-Junien puis, à Limoges, les maçons et manœuvres

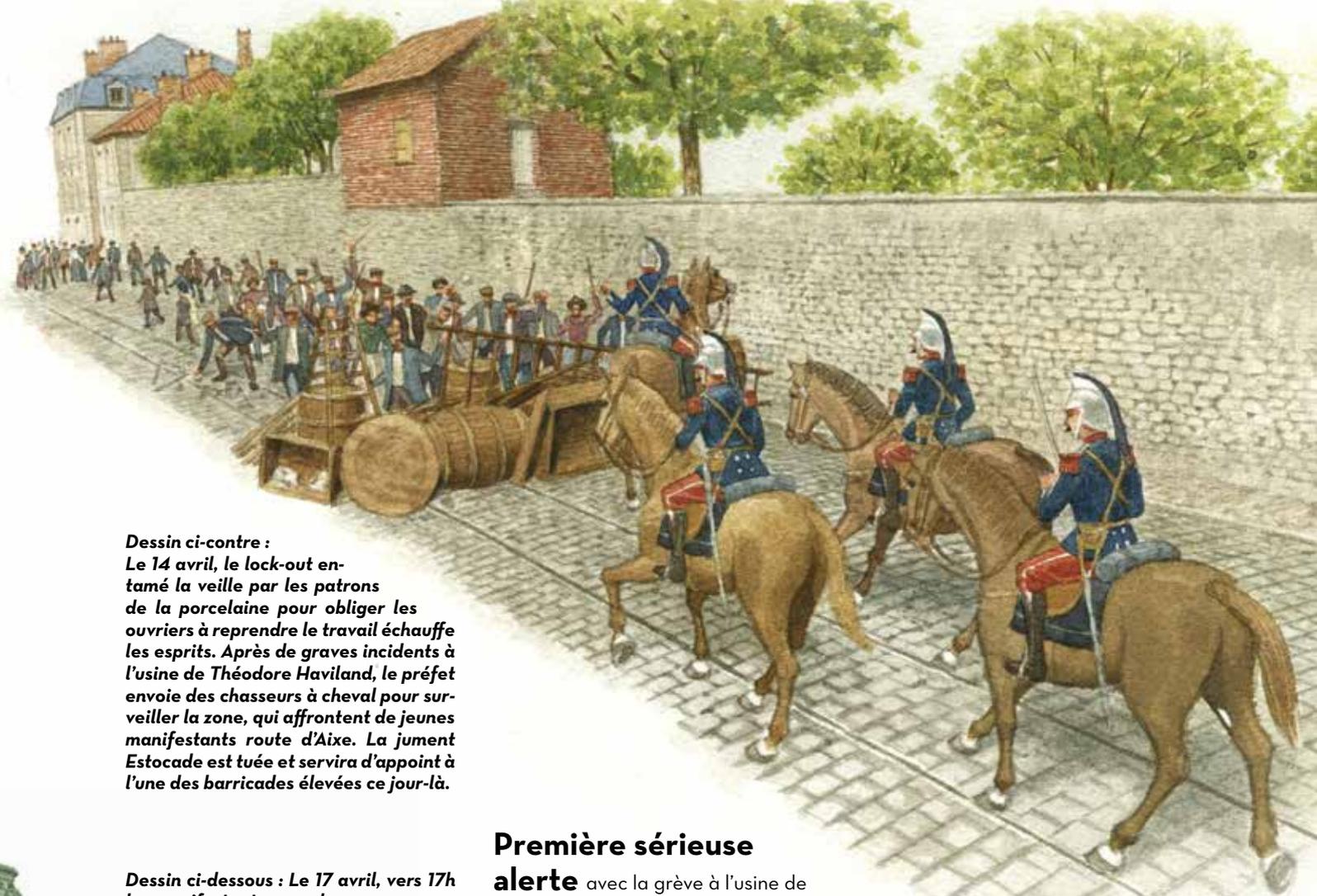
mais aussi les sabotiers, cordonniers, cochers, garçons de café ... Il s'agit souvent d'être un peu mieux payé, de travailler un peu moins de 11 heures par jour mais un peu partout, il s'agit surtout de très mauvaises relations entre ouvriers et contremaîtres, les grévistes exigeant que ces « tyrans » soient renvoyés. À chaque fois, le maire et son équipe tentent de

trouver un accord qui se fait généralement au bénéfice des ouvriers tant que les conflits ont lieu les uns après les autres. Quand les conflits se multiplient à la fin de l'hiver, les patrons vont considérer que cela commence à ressembler à un mouvement « révolutionnaire » et se buter durablement.



Dessin ci-dessus : Les très difficiles relations entre les ouvriers (et souvent les ouvrières) et certains contremaîtres ont cristallisé le mécontentement dans les usines de Limoges. Le cas du contremaître Penaud, qui devra s'exiler à Angoulême durant le conflit, sera la seule victoire obtenue par les grévistes : son patron Théodore Haviland acceptera finalement le 21 avril qu'il ne travaille plus à Limoges.





Dessin ci-contre :
Le 14 avril, le lock-out entamé la veille par les patrons de la porcelaine pour obliger les ouvriers à reprendre le travail échauffe les esprits. Après de graves incidents à l'usine de Théodore Haviland, le préfet envoie des chasseurs à cheval pour surveiller la zone, qui affrontent de jeunes manifestants route d'Aixe. La jument Estocade est tuée et servira d'appoint à l'une des barricades élevées ce jour-là.



Dessin ci-dessous : **Le 17 avril, vers 17h les manifestants avec drapeaux rouges et noirs sont devant la Préfecture : ils protestent contre les arrestations la veille après le pillage de 2 armureries et demandent au préfet (qui a interdit tout cortège et attroupement) de libérer leurs camarades.**

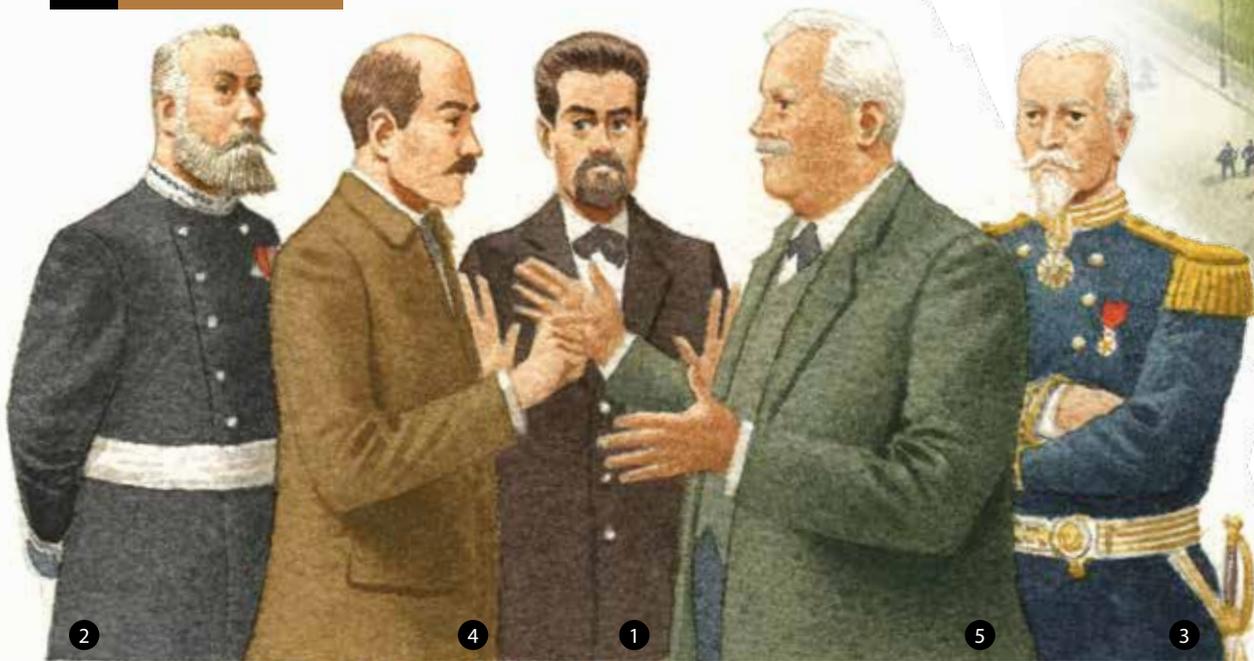
Première sérieuse

alerte avec la grève à l'usine de chaussures Fougeras à partir du 13 février. En plus d'une augmentation de salaire, les ouvriers veulent le renvoi du directeur, de salariés non limougeauds, de contremaitres et chefs de bureau. Le patron refuse en bloc et tout le monde s'obstinera pendant plus d'un mois et demi avec échauffourées et tensions diverses jusqu'à ce que le maire Labussière trouve un compromis qui permette à chacun de garder la tête haute : le directeur peut rester à l'usine mais il ne verra plus les ouvriers ... Un feu est éteint mais 3 autres s'allument aussitôt ...

D'abord la nomination en mars du général Tournier à la tête de la garnison de Limoges.

Nous sommes l'année où se vote la loi de séparation des Églises et de l'État et le Gouvernement radical nomme sans doute ce général réputé « clérical » pour apaiser les haut-gradés catholiques de l'Armée. Mais le maire Labussière est furieux et prévient qu'il n'est pas question de recevoir

officiellement le militaire vue l'ambiance très tendue en ville. Ensuite le déclenchement le 27 mars d'une très longue grève (elle se finira début mai) par les ouvriers pelletiers de l'usine Beaulieu. Ils en ont contre leur contremaîtresse qui, en plus, gifle le 31 mars un ouvrier qui voulait bloquer l'entrée de l'usine. Enfin le début d'un mouvement comparable à la très importante usine de porcelaine de Théodore Haviland : les peintres de l'atelier de décoration veulent le départ du contremaitre Penaud. Lorsque la direction fait comprendre le 2 avril qu'il n'en est pas question, les 1 200 ouvriers se mettent en grève et Penaud (auquel Labussière a demandé en vain de se « sacrifier ») part se réfugier à Angoulême. Une épreuve de force de 3 semaines commence entre les grévistes et les patrons porcelainiers qui menacent d'un lock-out (fermeture indéfinie des usines) si le travail ne reprend pas.



Le maire Émile Labussière ① est socialiste, le préfet Félix Cassagneau ② est « étranger » (au Limousin), le général Tournier ③ est « clérical », le dirigeant de la CGT Albert Lévy ④ est « révolutionnaire » ... Les autorités présentes à Limoges en avril 1905 ne sont pas faites pour s'entendre et n'arrivent pas à convaincre Théodore Haviland ⑤ de « sacrifier » le contremaître Penaud.

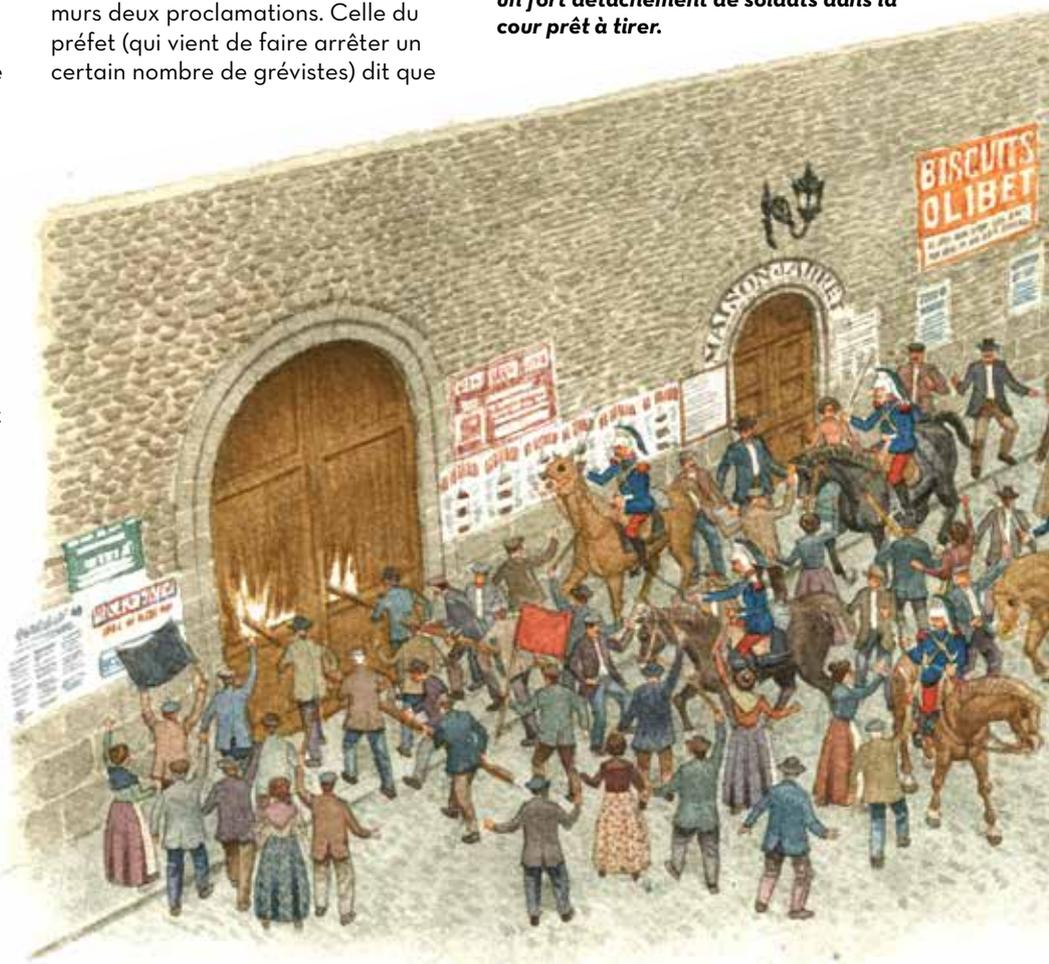
À l'époque, la plupart des ouvriers n'ont pas de salaires réguliers mais des paiements par quinzaine qui varient selon l'activité. Dans la porcelaine, la fin de l'hiver n'est déjà pas une saison facile. La menace de lock-out échauffe donc beaucoup les esprits et pousse les grévistes à la radicalisation : ils refusent un compromis négocié par la mairie le 12 avril, ce qui déclenche le lock-out le lendemain : les 13 000 ouvriers de la porcelaine (plus de la moitié des 25 000 ouvriers limougeauds de l'époque sur une population qui frise les 90 000 habitants) se retrouvent sans travail ...

qui craignent d'être massacrés par des « troupes étrangères ». Le samedi soir, deux armureries sont pillées. Le dimanche, une bombe artisanale explose devant la maison du directeur de l'usine de Théodore Haviland, heureusement sans dégâts majeurs. Dans cette ambiance trouble, les Limougeauds peuvent lire sur les murs deux proclamations. Celle du préfet (qui vient de faire arrêter un certain nombre de grévistes) dit que

Dessin ci-dessous : Le 17 avril vers 19h les manifestants apprennent la réponse négative du préfet à leur demande et s'attaquent à la prison de la place du Champ de foire (Winston Churchill) pour libérer les grévistes arrêtés. Après avoir enfoncé les portes, ils trouveront un fort détachement de soldats dans la cour prêt à tirer.

Tout dégénère alors très vite.

Dès le vendredi 14 avril, l'occupation de l'usine de Théodore Haviland tourne mal et le préfet envoie un détachement de chasseurs à cheval dans le quartier, excitant de jeunes manifestants qui élèvent des barricades sur la route d'Aixe. La mairie réproche « les manifestations violentes » mais ne peut rien contre les rumeurs et la panique : panique des propriétaires qui craignent que la ville ne tombe aux mains des « apaches » (le surnom donné aux anarchistes), panique des ouvriers





Dessin ci-dessus :
Le 17 avril en début de soirée, l'arrivée des chasseurs à cheval fait refluer les manifestants vers les Jardins d'Orsay voisins que les cavaliers, gênés par des rouleaux de fil de fer, n'arrivent pas à attaquer. On envoie donc des fantassins qui font des tirs de sommation et chargent... On trouve ensuite le corps d'un jeune peintre en céramique venu là en curieux, Camille Vardelle.

« en présence des événements très regrettables qui se sont produits hier au soir et cette nuit, aucun attroupement sur la voie publique ni aucun cortège ne sera plus toléré à partir d'aujourd'hui » ... Celle du Conseil municipal qui conteste la mesure en affirmant que « Si le pacte de famine décrété par les fabricants de porcelaine a engendré les excès que nous sommes les premiers à déplorer, il convenait cependant de ne point oublier qu'ils n'ont pris un caractère réel de gravité qu'à partir du moment où les troupes ont fait leur apparition dans la rue » ...

Les ponts semblent coupés

et tout est prêt pour la terrible journée du lundi 17 avril avec un cortège qui parcourt Limoges jusqu'à la Préfecture pour demander la libération des grévistes arrêtés. Après avoir un temps pénétré dans la prison, la foule doit reculer jusqu'aux Jardins d'Orsay sous la pression de la troupe qui tire en l'air. Dans la confusion générale, un jeune porcelainier, Camille Vardelle, est retrouvé mort. Silence et consternation le mardi tandis que la presse française et internationale ne parle que de Limoges. Le mercredi, Camille Vardelle est enterré au milieu d'une foule immense. Le vendredi, une négociation éclair met fin aux grèves dans la porcelaine, les ouvriers reconnaissant « la liberté du patron » de choisir ses contremaîtres, les patrons demandant « de ne plus occuper Penaud dans sa fabrique de Limoges ». Personne n'a gagné et le dimanche (de Pâques), les leaders ouvriers de la ville sont à Paris au congrès d'unification du parti socia-

liste. Ils votent contre, mais les folles journées qu'ils viennent de vivre à Limoges marquent la fin de l'époque brouillonne et passionnée du syndicalisme limousin.

À lire : les deux articles de Geneviève Désiré-Vuillemin dans les *Annales du Midi* en 1971 (*Une grève révolutionnaire : les porcelainiers de Limoges en avril 1905, n°101*) et 1973 (*Les grèves dans la région de Limoges de 1905 à 1914, n°111*).

Réalisation : Studio Différemment
Illustrations : Philippe Biard
Texte : Jean de Saint Blanquat

STUDIO  DIFFÉREMMENT